

LA CHRONIQUE DE FRANÇOISE XENAKIS

KUNDERA AU CREUX DE L'HUMAIN

« *L'Insoutenable Légèreté de l'être* », le dernier livre de Milan Kundera, est une symphonie dissonante où l'amour le dispute non sans humour à la gymnastique érotique... sur fond d'une Tchécoslovaquie assassinée



Maurice Franck-Magnum

Imaginez un de ces filets tressés à coups de mailles irrégulières, conçus pour capter le gros et le petit, lourds de poches de toutes tailles et de couleurs différentes... un filet posé sur une plage après tempête. Battu, roulé, lorsqu'une main commence de le déplier : d'abord arrivent les éclats de coraux, de coquillages parfois vides ou occupés par un parasite, des mousses, des coquillages vivants, des petits crustacés, aussi des poissons d'argent, d'or, puis les pieuvres lavées, gélatineuses. Et enfin, dans les lourdes poches, le gros : le but, le « pourquoi » qui a fait que des heures durant des hommes ont enfoncé leur filet au plus profond pour en remonter la mer réunie...

L'Insoutenable Légèreté de l'être de Milan Kundera est un gigantesque filet lancé très loin au creux de l'humain, et il en ramène une très grosse pêche...

Dans un café de Prague

Bien sûr, on parlera beaucoup de partition, de symphonie, d'abord parce que Kundera est un spécialiste — mais oui — de la musique et que c'est un de ses leitmotifs. Mais alors si son roman est une composition, c'est une composition éminemment contemporaine et faite de séquences dissonantes dans leur agencement et dans leur écriture, et toutes, même si certaines ne se perçoivent pas à l'instant, pour nous amener, pieds et poings liés, à deux montées terrifiantes, pétrifiantes, dorénavant inoubliables, de la sixième et septième parties qui ferment le livre.

Donc aujourd'hui, il y a un nouveau Kundera en librairie, mais cette fois c'est le roman d'un Kundera français, honoré du monde entier. Est-ce lui... et sa gueule de rugbyman avant qui a encaissé pas mal, s'est-elle abîmée ? Un rien alourdi de reconnaissances, d'encensements... (s'il y a mode ? Un peu, mais alors, répétons-le, dans ce cas-là, vive la mode, car elle est porteuse du livre vers des « innocents » ? Est-ce qu'il marche toujours en surveillant, guettant, qui met ses pas dans son ombre pour mieux le suivre ? Ou alors, sportif empathé, est-il enfin calme ? Pas la peine de se poser plus loin la question, même si l'homme complique un rien moins les chemins qui mènent à lui, il est le même Kundera, à jamais angoissé (et le mot est d'un faible !).

Et son roman-filet dit, rit et crie ses toujours mêmes obsessions, prenant cette fois comme point de départ, comme noyau : « *Qu'est-ce qui est positif ? La pesanteur ou la légèreté ?* » *Parménide* répondait : « Le léger est positif, le lourd est négatif. » Avait-il ou non raison ? Là est toute la question de ce roman désespéré. Etrange sujet pour un roman, vous direz-vous ! Non, pas avec Milan Kundera, car de récur-

rence en récurrence, ou plutôt — laissez-moi ne pas céder à la dictature d'un langage culturel — de nasse en nasse, qui apportent vie à ses deux personnages centraux, Teresa et Tomas, puis ensuite aux deux autres qui sont leur dédoublement, leur autre, Sabina et Franz, Milan Kundera tisse ses thèmes qui font qu'il est Kundera.

Un : celui qui à jamais recouvrira toute son œuvre, la Tchécoslovaquie assassinée et ses penseurs saccagés : aux champs, ou laveurs de carreaux, ou en exil...

Deux : l'amour. Tomas, le héros central de Kundera, autant Don Juan que Tristan, un homme quoi ! toute sa vie a voulu être chirurgien, et il en était devenu un parmi les plus grands. Pourtant il ne se sentira enfin léger, heureux que les mains abîmées, en train de réparer, lentement, mal — il a vieilli — la roue du camion merdique (ils en mourront) qu'il conduit au fond d'un village-coopérative. Là il a la paix et peut-être bien le bonheur, retiré de tout plutôt que de céder aux pressions tant pratiquées sous toutes les dictatures, à savoir le reniement de ce que l'on est et la dénonciation. Tomas, qui a décidé de vivre toute sa vie lesté aux chevilles du poids de l'amour qui le soude au sol. Son « boulet » c'est Teresa, la légitime, l'épousée si vite parce qu'elle était arrivée avec sa vie dans une valise un matin, naïve, innocente, bête (?), absolue, et que sa vie, elle veut la lui offrir, touchante, paumée, chieuse, hystérique, violente-douce, capable d'un seul amour. Epousée, parce qu'il avait soudain et pour la première fois eu envie, oui, de partager son sommeil avec quelqu'un, elle, et ce à jamais. Sabina, la maîtresse préférée parmi l'échantillonnage des autres —

qui ne servent alors qu'à une gymnastique érotique systématique — Sabina, parce qu'enfant elle a trahi son père ? Sabina, peintre, intelligente, elle, se veut libre et quel qu'en soit le prix à payer (elle quittera dans l'instant un autre amant, Franz, moins aimé qu'elle n'a aimé Tomas, le jour où il viendra lui dire : « *J'ai tout dit à ma légitime ; je viens vivre au grand jour avec toi !* ») Intolérable pour Sabina l'étrange qui se veut seule afin de pouvoir attendre cette fameuse « *insoutenable légèreté de l'être* »...

Tomas, Teresa, Sabina et Franz sont chargés, de la part de Kundera, de nous dire bien des « choses », à nous révolutionnaires en robe de chambre à pois et à petit foulard dans l'échancrure de la chemise. Bien des choses qu'il faut savoir lire, car, eux — ses personnages —, ils ont le droit de dire, ils savent de quoi ils parlent (ô la marche de Franz au Cambodge dans notre fameuse « longue marche »). Car dessinant — et c'est là la force créatrice exceptionnelle de Kundera — un de ses personnages dans une position romanesque ou amusante (l'humour décapant de ce monsieur !), digressant en même temps du côté de Beethoven, se payant une page ou deux sur les cuvettes en faïence de WX (elles iront dans les anthologies, c'est sûr), plus un petit tour du côté des sens que peut prendre le mot *compassion* — un mot pour deuxième rayon dans notre langue à nous, parce que nous, nous formons le mot non pas avec la racine « *passio* » = souffrance, mais avec le substantif « *sentiment* »... Bref, pour lui, avoir de la compassion, c'est pouvoir vivre avec l'autre son malheur (sa femme), tandis que, dans le même temps, vous ouvrez

avec lui une porte où Sabina, la belle, la lionne, l'attend, nue et en chapeau melon, en passant — bonjour, maître Albert Cohen et sa *Belle du Seigneur* — par les gargouillis ventraux des aimées ajoutés à ses variations sur le kitsch ! ... Si, de dérive en dérive, il arrive à Kundera d'accoster aux berges de la digression ? « *Oui, des fois, un petit peu* », dit le petit d'homme à qui l'on reproche d'avoir marché sur une pelouse, mais peut-on empêcher un enfant de marcher sur une pelouse ? Et le romancier d'aller là où ça lui fait plaisir, au risque que nous, ses lecteurs, parfois... c'est l'écrivain, le maître.

Donc — vous suivez ? mais oui — de nasse en nasse, tissant ses fils, Kundera nous entraîne dans l'histoire d'un homme à qui on a saccagé son pays et dans une histoire d'amour classique (car c'est quasiment le trio, non ?). Mais ainsi dit, c'est ne vous donner qu'un étage du livre. Car c'est aussi un livre à haute densité érotique (espérons là aussi qu'un jour nos enfants feront des dictées de ces textes-là), un roman sur la vanité de la Culture, la vanité de l'Art et la tristesse insoutenable de l'Amour.

Eh bien, dites donc, jeune homme (Kundera), à part niquer (est-ce que ça s'écrit comme ça ?), il ne reste plus grand-chose... Si, l'histoire, son histoire, d'un Tristan et d'une Isolde décrite en 1984. *L'Insoutenable Légèreté de l'être* est un grand roman d'amour. Certes, le monde a beaucoup changé, et pourtant le Tomas de Kundera a choisi de mourir en Tristan, et Teresa —, avec son goût de vie et du miel saccagé, métastasé par sa jalousie et l'odeur du sexe d'une autre dans les cheveux de Tomas — l'impur (?) —, en Isolde.

Incorrigible, sentimentale ? Vous avez raison, chers collègues si forts, si fiers et si raisonnables, mais laissez-moi dire aux femmes (et aux hommes donc) qu'ils garderont une tendresse à vie pour Teresa, Teresa la moins intelligente, la moins cultivée, celle qui ne sait que sentir et qui longtemps hâlera Tomas vers la vieillesse — elle attend ce moment depuis toujours, c'est tellement classique —, engluée d'une tristesse si douce. « *Nous sommes à la dernière halte... nous sommes ensemble.* »

Et puis, la tête de Karenine (leur chien) mourant sur ses genoux, tandis qu'elle garde les vaches de la grande coopérative-village où ils se sont réfugiés. Elle comprendra soudain enfin que son amour, unique occupation de sa vie, n'a été qu'égoïsme, sens unique atroce, amenant Tomas, chaque fois, à chaque drame, un peu plus bas dans le statut social de leur pays bâillonné alors qu'il aurait pu rester en Suisse et demeurer un chirurgien célèbre et honoré. Mais, pour elle, toujours, il est revenu au piquet conjugal et maintenant ils sont là, acculés. Et Tomas d'annoncer qu'il est enfin heureux de cette vie.

De toute façon, la vraie fin de ce roman pétrifiant — et qui fait parfois si mal à lire —, ça n'est pas la mort des héros, mais la mort de Karenine, leur chien, Tereza — qui aurait tant voulu (son amour était ainsi conçu) changer Tomas, lui donner l'image qu'elle attendait de lui, mais qui pour Karenine n'a rien exigé, parce que, lui, il n'a pas été chassé du paradis, elle l'a aimé, il l'a aimée. Il en est de même de l'amour de Tomas pour Karenine, un amour désintéressé, car il s'est servi de Tereza pour atteindre, lui aussi, l'insoutenable légèreté de l'être... De Karenine, il n'attendait rien, il l'aimait lui aussi, c'est tout. Le seul amour pour rien.

Le dernier chapitre du roman s'appelle « Le sourire de Karenine », et ce sont peut-être les plus belles pages d'amour de notre littérature française actuelle : l'amour réuni d'un homme et d'une femme pour une bête. Elles disent la mort d'un chien, et d'un homme, et d'une femme, l'un d'un côté, l'un de l'autre, seuls. Et encore, dans cet instant, une image incrustée dans la rétine du romancier : Nietzsche enlçant l'encolure d'un cheval qu'un coher saoul frappait aux naseaux... Nietzsche éclatant en sanglots tandis qu'il embrassait le cheval, s'éloignant ainsi des hommes... c'est peu après qu'on devait le déclarer fou... Un grand roman de dérision ? Non, mais d'amour désespéré, oui.

F.X.
P.S. Il y a cent autres lectures possibles. Celle-ci en est une.